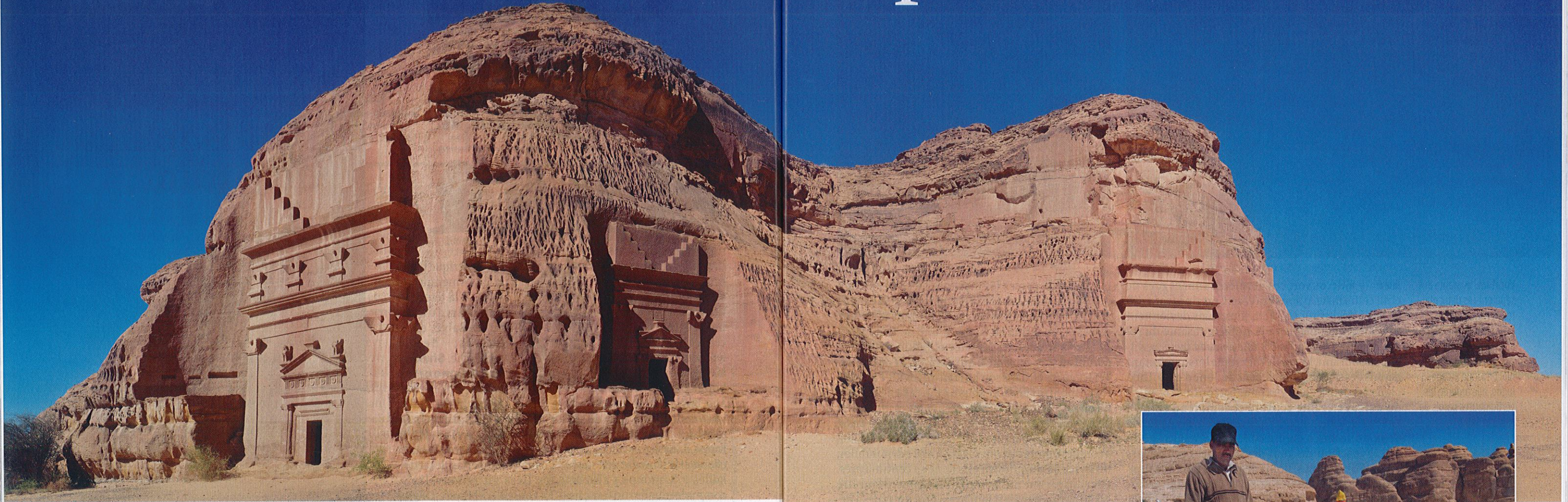


L'aventurière de la cité perdue



C'est une Française, Laïla Nehmé, qui dirige les spectaculaires fouilles d'Al-Ula, en Arabie saoudite. Rencontre.

PAR VIOLAINE DE MONTCLOS

Avec ses cheveux courts, sa drôle de silhouette androgyne et son chapeau à la Indiana Jones, cette mère de deux enfants choisit quelquefois, ni vue ni connue, d'emprunter la file masculine à l'aéroport de Riyad où l'on fouille séparément les hommes et les femmes. « S'ils savaient ! », s'amuse-t-elle. Depuis dix-sept ans que Laïla Nehmé, 52 ans, se rend chaque année en Arabie saoudite, elle n'a jamais revêtu l'*abaya*, la tenue réservée aux femmes. Parce qu'on la prend, de toute façon, souvent pour un garçon. Et parce que là-bas, en Arabie, Dr Laïla est d'abord un chef de mission que nul ne songerait à

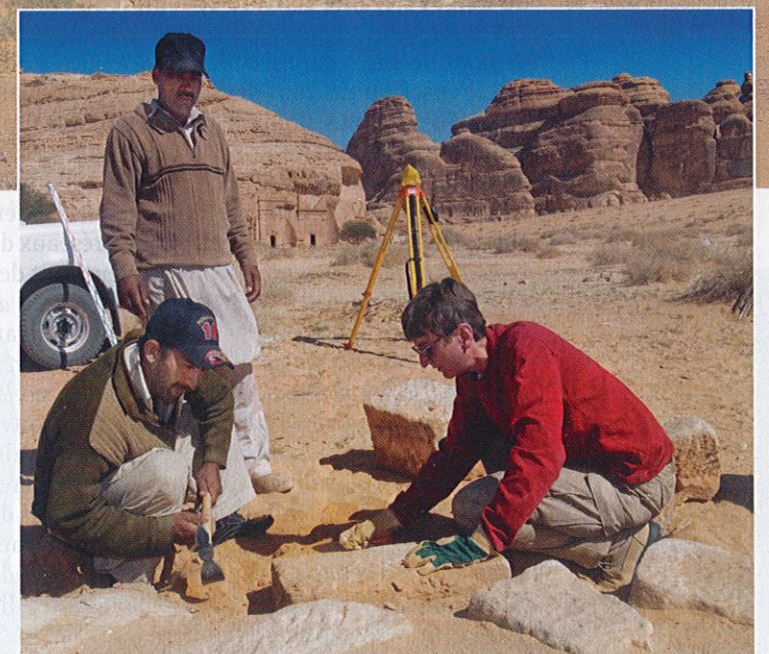
ennuyer, la très respectée directrice française d'un des chantiers archéologiques les plus fascinants menés actuellement au Moyen-Orient : Hégra, l'autre grande cité érigée à 500 kilomètres de Pétra, sous l'Empire romain, par le mystérieux peuple de caravaniers qu'on appelait les Nabatéens. « Les Saoudiens admirent Laïla, car elle sait commander », explique l'archéologue François Villeneuve, qui codirigea avec elle ces fouilles pendant plusieurs années, et parce que c'est une savante exceptionnelle. »

A Paris, Dr Laïla circule à moto. Mais en Arabie saoudite, elle n'est autorisée que depuis l'an dernier, comme les Saoudiennes, à prendre le volant d'un 4x4. « Quand mes potes saoudiens m'ont pour la première fois lancé les clés de la voiture de location à l'aéroport, "vas-y, à toi, Laïla", ça m'a fait tout drôle », raconte-t-elle. Elle a deux vies, de part et d'autre de la Méditerranée. L'une à Ivry, en banlieue parisienne, dans son lumineux petit bureau du CNRS, où elle poursuit ses travaux érudits en même temps qu'elle s'épuise, comme tous les directeurs de recherche, à

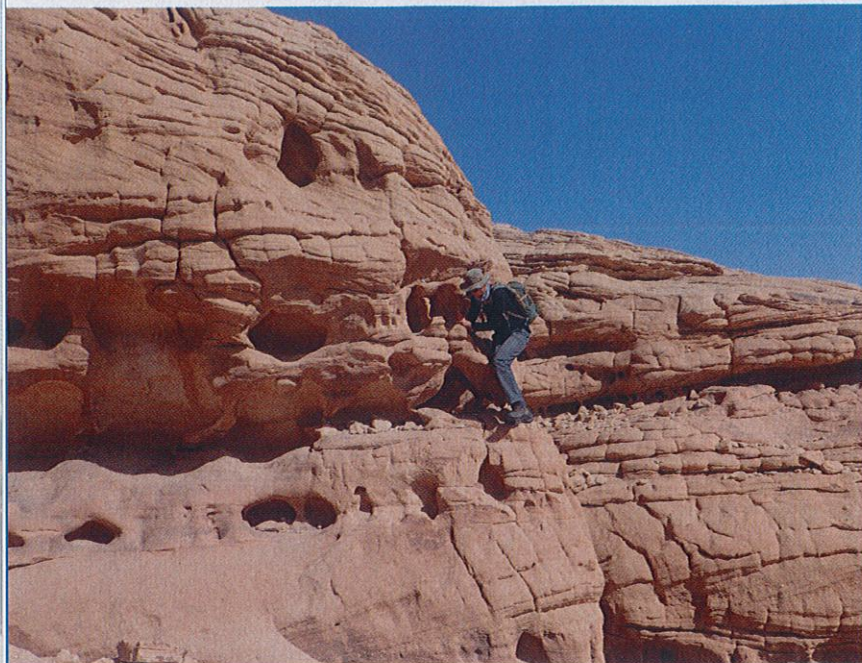
PHOTOS HUBERT RAGUET

trouver des subsides pour continuer ses fouilles. L'autre à Al-Ula, au nord-ouest de l'Arabie saoudite, l'une des régions les plus arides du monde où s'étend sur une trentaine de kilomètres un spectaculaire canyon de massifs de grès. Le long de cette vallée, trois sites archéologiques majeurs se succèdent. Et depuis que le gouvernement saoudien y a autorisé des fouilles en 2002, Laïla explore avec passion, avec son équipe franco-saoudienne, celui de Madâ'in Sâlih, nom actuel de l'ancienne Hégra, où les Nabatéens érigèrent, un siècle après Jésus-Christ, une stupéfiante nécropole.

Macchabées. Née d'un père libanais et d'une mère française, Laïla parle l'arabe aussi bien que le français, passe sans difficulté de l'italien à l'anglais, maîtrise l'hébreu, l'araméen et la grammaire sémitique. Elle est surtout l'une des rares épigraphistes au monde capable de lire le nabatéen. Les roches rougeoyantes de Madâ'in Sâlih sont pour elle un extraordinaire livre à ciel ouvert puisqu'on ■■■



Trésors. Laïla Nehmé, chercheuse au CNRS, dirige le chantier archéologique de l'ancienne cité nabatéenne d'Hégra, dans la région d'Al-Ula, située au nord-ouest de l'Arabie saoudite (en haut, les tombeaux monumentaux de Jabal al-Khraymat). En 2018, un accord franco-saoudien a été signé pour développer un projet de mise en valeur touristique de la région estimé entre 50 et 100 milliards de dollars.



Vocation. Quarante ans séparent ces deux photos. A l'âge de 8 ans, Laïla Nehmé parcourt, au côté de sa mère, le site de Pétra, en Jordanie. Devenue archéologue, elle arpente les vertigineuses parois de Madâ'in Sâlih.

■ ■ ■ y a découvert ces dernières années près de cinq cents inscriptions gravées. Certaines sont difficiles à déchiffrer en plein jour, mais deviennent soudainement lisibles à la lumière rasante du soleil couchant, « c'est alors une émotion inouïe », dit-elle en souriant. Et quelle merveille lorsque, butant depuis des semaines sur le sens de l'une d'elles, Laïla choisit de fermer les yeux pour parcourir de la pulpe du doigt l'élégante écriture et comprend enfin, à l'aveugle, le message qu'un Nabatéen, il y a plus de deux mille ans, a creusé dans la pierre. Beaucoup de ces inscriptions sont des dédicaces religieuses ou des patronymes, noms de propriétaires de tombeaux ou de palmeraies, noms de tailleurs de pierre, de sculpteurs, de médecins, d'orfèvres, de gouverneurs, d'officiers de l'armée, grâce auxquels la chercheuse tente d'établir des filiations, des réseaux de pouvoir et de comprendre le fonctionnement des confréries nabatéennes. « Laïla est un bourreau de travail, affirme Pierre-Marie Blanc, un vieil ami archéologue. Elle sait qu'un épigraphiste ne fait correctement parler les pierres qu'en s'appuyant aussi sur les objets découverts sur les lieux. » A Hégra, on a trouvé des squelettes d'adultes et d'enfants, des linceuls, des monnaies, des colliers de dattes et des lanieres que l'aridité du site a miraculeusement permis de conserver. On commence maintenant à imaginer assez bien le luxueux train de vie de cette grande ville nabatéenne de la péninsule arabique, une ville d'une dizaine de milliers d'habitants, qui battait sa propre monnaie, une ville contemporaine du Christ où les femmes avaient, semble-t-il, un indéniable pouvoir. « Les hommes étaient souvent partis sur les routes du désert, explique Laïla, les femmes pouvaient donc posséder leurs propres palmeraies et transmettre leurs biens. Beaucoup de tombeaux sont à leurs noms. » Depuis son premier chantier en Syrie, en 1986,



elle tente de percer les mystères de ce peuple qui déploya sa puissance de la fin du IV^e siècle avant Jésus-Christ jusqu'au début du II^e siècle de notre ère. A Hégra, on a mis en lumière une de leurs fascinantes pratiques : les Nabatéens enduisaient leurs défunts d'une substance qui permettait de conserver les corps et, dans son bureau du CNRS, l'archéologue montre l'endroit, sous un bureau en Formica, où elle a longtemps dû stocker quelques morceaux de ces macchabées. « Cela ne m'impressionne pas », dit-elle en haussant les épaules. Elle montre aussi, à côté des nombreux ouvrages qu'elle a déjà publiés, les livres de comptes qu'elle tient au centime près. Pour diriger une mission archéologique, il faut être savant, certes, mais il faut aussi être un as de la débrouille, capable d'assurer au cordeau, et avec peu de moyens, l'organisation d'un groupe de chercheurs venus du monde entier pour travailler dans des conditions souvent difficiles. « Je m'occupe de tout, soupire-t-elle, des financements, des visas, des cuisinots et des ouvriers à recruter sur place, comme des gourdes à aller acheter la veille du départ. »

Aigles royaux. Chaque année, ils sont une vingtaine de céramologues, archéobotanistes, archéozoologues, anthropologues funéraires, numismates et autres spécialistes à atterrir au petit aéroport d'Al-Ula et à se mêler en parfaite entente, sous la direction de Laïla Nehmé, à leurs collègues saoudiens. Ils logent dans l'immense gare désaffectée de Madâ'in Sâlih, construite au début du siècle dernier par les Ottomans pour relier Damas à La Mecque. L'été, l'air chaud est irrespirable. « Mais les nuits d'hiver, on grelotte dans la gare non chauffée et au petit matin on trouve souvent ses instruments gelés sur le chantier », raconte François Villeneuve. Les pluies peuvent être diluviennes, il y a des tempêtes de sable, parfois des

voitures qui s'enlisent... « Sur un chantier archéologique, on vit plusieurs semaines dans la promiscuité, loin de chez soi, parfois l'eau manque, on a tout le temps des problèmes matériels ou des soucis de santé, et l'ambiance dépend beaucoup du pilote, relate Pierre-Marie. Or Laïla a un don pour ça, elle a de l'autorité mais est aussi très attentive aux gens. »

Son enfance et son adolescence se passent en grande partie au Liban, auprès d'une mère française qui ne parlait pas un mot d'arabe et d'un père professeur de chimie à l'université de Beyrouth. « Il est devenu professeur alors que son propre père était marchand ambulant et que sa sœur était analphabète », dit-elle avec admiration. Chaque été, c'est la France, et, dès la terminale, Paris, le lycée Henri-IV puis l'histoire à l'université, option archéologie. Laïla navigue sans difficulté entre ces deux pays, longue gamine filiforme, casse-cou incroyablement adaptable, mais quelque chose tremble encore en elle aujourd'hui lorsqu'elle évoque la guerre du Liban. « Nous avons plusieurs fois eu très peur, ma sœur a été blessée par un éclat d'obus, et puis la guerre nous a obligés à rentrer deux ans en France et, quand je suis revenue à Beyrouth, j'avais temporairement oublié l'arabe. » Sur les chantiers, elle ne craint pas grand-chose. Ni de grimper comme un cabri le long des vertigineuses parois, ni de descendre explorer, vaguement harnachée à un collègue, une citerne nabatéenne que le sable menace à chaque seconde d'engloutir. « Elle ne fait rien à moitié », assure l'épigraphiste écossais Michael Macdonald auquel elle a sans doute un jour sauvé la vie, alors qu'il dormait dans le désert, en assommant énergiquement une vipère enroulée au pied de son lit de camp.

C'est sur un chantier qu'elle a rencontré son époux, archéologue lui aussi, et elle emmène parfois leurs filles de 20 ans, jumelles, dans la nécropole magique de Madâ'in Sâlih. « Un dîner a été donné un jour dans la famille d'une collègue du chantier, et j'ai vu ma fille et des Saoudiennes de son âge, c'est drôle, parler et rire comme si elle faisaient partie du même monde », raconte-t-elle. Laïla n'ignore évidemment rien de ce régime saoudien qui est parmi les plus autoritaires du monde, ni du vaste projet de mise en valeur touristique du site d'Al-Ula. Mené en collaboration étroite avec la France, le projet Al-Ula promet d'être une manne financière pour les Français en même temps qu'une manière, pour le prince Mohammed ben Salmene, de regagner, via la diplomatie culturelle, les faveurs des Occidentaux et de leurs opinions publiques. « Vous savez, les archéologues ne font pas d'argent, déclare-t-elle, tout cela ne me concerne pas tellement. Je connais la rigueur de ce régime, mais auprès des Saoudiens avec lesquels je travaille depuis des années, nous avons tissé de vrais liens d'amitié, d'estime, d'échanges intellectuels, et ça, ça n'a pas de prix. » A Hégra, ses collègues voient parfois la fine silhouette du Dr Laïla se glisser derrière les parois du défilé menant au Jebel Ithlib, une sorte d'ancre de pierre protégée des regards où se réunissaient pour des banquets traditionnels les confréries nabatéennes. Alors seulement visible des aigles royaux qui planent au-dessus d'elle, elle peut, paraît-il, y disparaître des journées entières pour communiquer, en silence, avec ce peuple antique qu'elle piste depuis toujours. Et pour goûter, aussi, à la beauté sur-naturelle du désert ■

« Je m'occupe de tout, des financements, des visas, des cuisinots et des ouvriers à recruter sur place, comme des gourdes à aller acheter la veille du départ. »
Laïla Nehmé



Picasso et l'exil

Une histoire de l'art espagnol en résistance

EXPOSITION 15.03. → 25.08.19

les Abattoirs | 76 allées Charles de Fitte, Toulouse

MAZARS | Blackwall Green | HISCOX | Mairie de Toulouse

www.lesabattoirs.org

1930-2019 Dans le cadre de l'opération de la région Occitanie